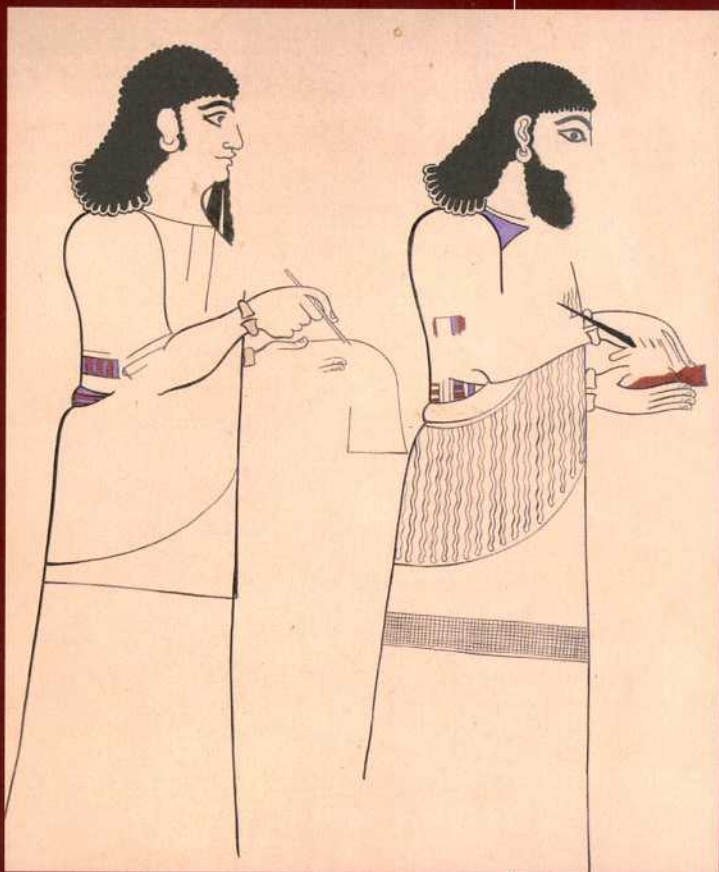


# LES DÉBUTS DE L'HISTOIRE

Le Proche-Orient,  
de l'invention de l'écriture à la naissance du monothéisme



sous la direction de  
PIERRE BORDREUIL,  
FRANÇOISE BRIQUEL-CHATONNET  
et CÉCILE MICHEL

Éditions de La Martinière



CI-DESSUS : Défilé  
de bœufs, III<sup>e</sup> millénaire,  
empreinte d'un cylindre  
d'Uruk.

l'existence de types locaux et de types régionaux de moutons, certains à queue grasse plus ou moins longue, d'autres avec ou sans toison.

L'alimentation des animaux est programmée dans le cadre des institutions publiques : lorsque les pâtures naturelles ne suffisent plus, les caprinés reçoivent des compléments alimentaires consistant, suivant les régions, en roseaux, en paille, en grains et en son ; ces compléments sont aussi donnés aux femelles gravides ou allaitantes. Les bovins sont nourris à l'étable pendant les périodes d'activité agricole intense ainsi qu'en hiver. Les cochons sont engraisés à l'orge, avec un complément en noyaux de dattes et en roseaux. Les meutes de chiens sont entretenues avec de la viande, du grain, des farines et du poisson. Une partie des ovins (jusqu'à plusieurs centaines sur les comptes) reçoit des rations d'orge pendant une période de quelques semaines à quelques mois, la dose, en moyenne d'un litre à un litre et demi par jour, variant en fonction du stade de « gavage ». Une catégorie de moutons gras surchoix reçoit en outre du son (1/4 à 1/2 litre environ), les ovins ainsi engraisés semblent surtout réservés à la table royale et aux sacrifices, hauts fonctionnaires et prêtres recevant les victimes. Il existe des lieux spécifiques, dirigés par des administrateurs, où l'on engraisse les moutons et les bœufs.

L'élevage repose sur un système hiérarchique qui implique un ensemble de personnes : tout d'abord, les bergers liés par contrat à l'éleveur spécialisé (certains s'occupant des moutons pour la laine, d'autres des moutons pour la viande), ensuite les engraisseurs, puis le personnel chargé du transport des animaux, enfin celui qui est chargé de livrer le grain et de le collecter.

*Le roi Sargon II accueille un dignitaire, sans doute le prince héritier, Sennacherib, vers 710, bas-relief, Khorsabad. Le souverain se reconnaît à sa tiare tronconique et à son bâton, insigne de sa fonction.*



confirmé par des questions d'oracles : l'élu proclame qu'il a été désigné par les dieux alors qu'il était encore dans le ventre de sa mère. De même, le choix de Salomon, le plus jeune, est confirmé par Yahweh.

Le couronnement est aussi une façon d'affirmer les relations privilégiées du roi avec la divinité. Dans l'empire d'Ur III, il doit avoir lieu dans le sanctuaire du dieu Enlil, à Nippur. Une lettre de Mari fait allusion aux



à fard et toutes sortes d'instruments servant à la toilette ont été trouvés dans les fouilles : peignes, miroir en argent et pincette, rasoirs...

Puis les individus mettent leurs bijoux. Ceux-ci les accompagnent leur vie durant et jusque dans la tombe : ils les portent sur la tête, autour du cou et sur les membres ; d'autres consistent en décorations cousues sur les vêtements ou servant à les attacher : fibules et agrafes. Les bijoux en pierres et métaux précieux sont un élément de parure pour les hommes comme pour les femmes, mais ils ont aussi une valeur magique. La nature des matériaux utilisés renvoie à une symbolique connue par les textes mythologiques et la littérature conjuratoire. Au début du II<sup>e</sup> millénaire, les marchands et leurs épouses les thésaurisent. Les bijoux sont un élément de richesse et l'on comptabilise l'argent sous forme de bracelets ou d'anneaux. Les sceaux, marque personnelle à usage utilitaire, sont en pierres précieuses, parfois enchâs-

CI-DESSUS : *Le repas de déportés élamites, VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., bas-relief du palais d'Assurbanipal, Ninive.*

CI-DESSOUS :  
 Tablette de comptes  
 en écriture  
 pictographique, période  
 d'Uruk, fin  
 du IV<sup>e</sup> millénaire.  
 En bas, à gauche,  
 la combinaison  
 des signes représentant  
 une tête et du pain,  
 signifiant « manger ».




savoir, à la vue des scellés, qui avait rempli le contenant ou fermé la porte.

On utilisait aussi des jetons de comptabilité (les *calculi*), en pierre ou en argile, de tailles et de formes diverses, correspondant apparemment chacun à un type de denrée : ces jetons ont été trouvés sur une très vaste aire géographique, de l'Anatolie à l'Iran, et apparaissent au néolithique. Au IV<sup>e</sup> millénaire, leurs formes deviennent de plus en plus complexes et variées, et ils sont parfois rassemblés à l'intérieur d'enveloppes ou de bulles d'argile que l'on pouvait briser pour vérifier les comptes. Certaines bulles portent encore l'empreinte d'un sceau, sans doute celui de l'autorité dont relevaient les objets comptés par les jetons. Parfois aussi, l'empreinte des jetons est imprimée sur l'enveloppe. Mais ces bulles d'argile n'enregistraient qu'une seule opération comptable à la fois, et le scellement n'indiquait que la dernière personne ayant pénétré dans un magasin, et non les autres.

À la différence de ces techniques, l'écriture permet de noter plusieurs informations et de les préserver dans la durée. Il est donc possible



que l'écriture soit née d'une simplification de ce procédé. La bulle aurait été remplacée par une tablette sur laquelle il suffisait d'apposer les jetons ou de les dessiner. Cette supposition a pour corollaire l'idée que la forme des plus anciens signes d'écriture dériverait directement de celle des jetons. Ce n'est là qu'une hypothèse. En tout cas, les deux procédés ont longtemps coexisté : au milieu du II<sup>e</sup> millénaire, les enveloppes renfermant des jetons sont toujours utilisées, alors que l'écriture est en usage depuis plus d'un millénaire et demi.

Premiers signes d'écriture		
	ku <sub>6</sub>	le poisson
	gu <sub>4</sub>	le bœuf
	udu	le mouton

Les premiers signes d'écriture ressemblent à des dessins et ont été pour cette raison appelés pictogrammes. Néanmoins, tous ne sont pas figuratifs, et l'idée que l'écriture dériverait du dessin bute contre cet écueil. Si le signe du poisson représente bien un poisson, les quadrupèdes domestiques sont réduits au dessin de leur tête lorsqu'il s'agit de gros bétail (vache, bœuf, porc), la partie signifiant le tout, mais d'autres animaux ne sont pas du tout reconnaissables : la famille des ovi-capridés est ainsi désignée par des signes abstraits.

Les plus anciens documents inscrits datent d'environ 3300 et portent de nombreuses marques numériques. Presque tous sont des textes comptables : ils enregistrent des quantités de denrées et précisent leurs mouvements (entrées, sorties), ainsi que les autorités dont elles relèvent. Les textes d'Uruk, qui ont été trouvés près du plus grand temple de la ville, l'Eanna, constituent sans doute la documentation économique de ce temple. Il s'agit de textes courts, notant des quantités, des objets, des noms de personnes et de fonctions. Ils se présentent comme une juxtaposition de mots et de racines verbales, sans syntaxe, ce qui ne nous permet plus de savoir par exemple si une denrée a été livrée par la personne mentionnée, ou, au contraire, si elle était destinée à cette personne.

On suppose en général que la langue notée par ces textes archaïques est du sumérien, car ils comportent des signes phonétiques indiquant la prononciation d'un signe voisin, ou d'un signe dans lequel eux-mêmes sont inclus, qui correspond à la langue sumérienne. Ces indicateurs phonétiques apparaissent dès le niveau IV d'Uruk, époque où

devenues inutiles, étaient réemployées comme matériaux de construction. Les archéologues n'ont donc exhumé qu'une faible partie de la production des élèves.

### Extrait d'une liste lexicale

*La liste canonique Ur<sub>5</sub>-ra = hubullu (incipit « la dette ») est un catalogue thématique bilingue (sumérien-akkadien) de vocabulaire, rédigé sur vingt-quatre tablettes à l'époque néo-assyrienne, classant les réalités de la nature et de la société : les formules juridiques, les arbres, les objets en bois, les véhicules et instruments agricoles, les armes et outils, les roseaux et objets en roseau, les fours, récipients et objets en argile, les peaux, minéraux, cuivre et objets en cuivre, le bronze, l'argent, l'or et les bijoux, les animaux domestiques et « sauvages », les parties du corps, les pierres, les plantes, les poissons et les oiseaux, les étoffes, les toponymes, les aliments liquides et farines, le miel, les graisses, les produits lactés, les fruits et légumes, le bitume. La plupart de ces mots sont en fait classés selon le déterminatif qui les précède : giš pour les noms d'arbres et d'objets en bois, gi pour le roseau, urudu pour le cuivre, etc. Voici la traduction d'un extrait de la tablette XIII (l. 355-376).*

Âne

Âne pour chevaucher

Mule

Sorte de mule

Mule pour chariot royal

Âne couplé (pour le joug avec un autre âne)

Âne de bât

Âne de selle

Âne de char

Âne de chariot

Âne de réserve

« Âne-de-la-mer » (dromadaire)

Âne qui brait

*Idem (âne qui brait)*

Âne qui caracole

Âne du dieu

Âne royal

« Âne-de-la-montagne » (cheval)

« Âne-de-la-steppe » (onagre)

Âne qui ouvre ses pattes (qui est rapide)

Ânon (et plus loin : ânesse).

Du début du II<sup>e</sup> millénaire datent plusieurs compositions en sumérien qui présentent des apprentis scribes se rendant à l'*é-dub-ba*, la « maison des tablettes », autrement dit l'école, où un professeur, le « père de l'école », leur enseigne son art, assisté de « grands frères » et de surveillants. Quelques-unes sont des dialogues entre écoliers, qui se vantent de leurs prouesses ou se moquent de camarades qu'ils supposent moins doués. Un père conseille aussi à son fils : « Va à l'école, présente-



Même si l'immense majorité des scribes connus sont des hommes, des femmes scribes sont attestées depuis l'époque d'Akkad jusqu'à la fin de l'époque néo-assyrienne. Elles travaillent dans des milieux presque exclusivement féminins, comme le palais de Mari, où elles sont au service des femmes de la famille royale ou supervisent la gestion des denrées destinées aux cuisines ; il en va de même à Sippar, où elles rédigent les contrats des religieuses (*naditum*) consacrées au dieu Šamaš. Quelques textes scolaires écrits par des femmes montrent que l'éducation des filles est identique à celle des garçons.

L'écrit a longtemps été considéré comme le domaine réservé des scribes. Des études récentes ont cependant montré que le nombre de personnes capables de lire et d'écrire est sans doute plus important qu'on ne le supposait. Plusieurs professions intellectuelles ont besoin d'une documentation écrite : les tablettes concernant la médecine, la divination ou l'exorcisme doivent pouvoir être consultées par les spé-

CI-DESSUS : Scribes enregistrant les têtes coupées d'ennemis (l'un sur une tablette de bois, l'autre sur une peau d'animal), bas-relief du palais de Sennacherib à Ninive (701).



**Rations données à des meunières***Texte de la Troisième Dynastie d'Ur (règne d'Ibbi-Sîn) :*

	30 litres (d'orge)	3 (mines de laine)	Geme-nigir
	15	1,5	Geme-Nadrúa
	10	1	Geme-Barasiga, ses filles
Décédée	30		Ningugal
Décédée	15		Geme-Iškur, sa fille
	30	3	Nin-giškimzi
Décédée	30		NinDU.DU
Décédée	30		Geme-Barasiga
	15	1,5	Geme-Enki, sa fille

(F. Thureau-Dangin, *Recueil de tablettes chaldéennes*, Paris, 1903, 399, iii31-iv10).

Tablette indiquant  
le salaire du personnel  
de l'épouse d'Urukagina,  
XXIV<sup>e</sup> siècle, argile,  
Mésopotamie.



Au Levant, la littérature est perdue pour l'essentiel, puisqu'elle a été copiée sur des supports périssables, mais quelques textes sur argile ont été préservés. Deux textes retrouvés à Ougarit, les légendes d'Aqhatu et de Kirta, relatent les aventures de héros, qui doivent à la faveur divine de recevoir une descendance alors qu'ils étaient privés d'enfants ; eux-mêmes ou leurs fils vivent des aventures dramatiques, mais l'état des tablettes ne permet pas de savoir si elles se finissent bien. La légende de Kirta contient des épisodes militaires qui la rapprochent d'une épopée. Comme dans *l'Iliade* et *l'Odyssée*, les dieux interviennent directement pour ou contre tel ou tel héros et arrachent à leur roi le droit de le mettre à mort.

C'est curieusement dans le monde ouest-sémitique qu'apparaît le premier texte que l'on peut rattacher au genre romanesque, *L'Histoire et la sagesse d'Ahiqar*. Ce texte araméen combine un roman d'aventures aux multiples rebondissements et une liste de maximes de sagesse ou de proverbes, dont le modèle est bien connu dans le Proche-Orient. D'après la version syriaque, qui est la plus complète, Ahiqar est le scribe et le gardien du sceau du roi d'Assyrie, donc un personnage considérable de la cour et un sage reconnu. Privé d'enfants, il adopte son neveu Nadin, l'élève, lui inculque ces maximes de sagesse et, devenu vieux, obtient qu'il lui succède. Mais le neveu adopté monte un complot pour le faire passer pour traître. Ahiqar est condamné à mort par le roi mais sauvé par celui qui devait le mettre à mort et qui accepte de le cacher et d'exécuter un eunuque à sa place, en attendant que la

CI-DESSUS : Empreinte d'un sceau-cylindre représentant une scène du mythe d'Etana, vers 2250, porphyre, Mésopotamie.



*ki-dutu-kam*, « là où est Šamaš (le dieu du Soleil) ». D'autres s'adressent plus spécifiquement aux divinités de l'exorcisme, Ea et Asarluhi.

Dans les rituels visant à soigner les troubles physiques ou psychiques, le patient est fréquemment invité à réciter une prière du type « à main levée », qui demande une attitude particulière : le bras droit levé, la main ouverte placée à la hauteur de la bouche. Toute forme d'oraison doit s'accompagner d'une gestuelle appropriée : le terme akkadien générique pour prière, *ikribu*, a la même racine que le verbe *karâbu*, qui note le geste du bras que l'on fait pour prier ou bénir. En vertu de l'idée qui veut que les malheurs ou la maladie aient pour origine un manquement, même inconscient, envers un dieu, le recours aux prières pénitentielles constitue un moyen d'apaiser le courroux divin. Il en existe de plusieurs types, parmi lesquels les « lamentations pour calmer le cœur » – ces prières se présentent généralement sous la forme de bilingues suméro-akkadiennes. Après une louange de la divinité invoquée, le patient confesse ses fautes, conscientes ou inconscientes, avant

CI-DESSUS : Sacrifice  
d'un bélier, vers 2640  
av. J.-C., coquille, ivoire  
et lapis-lazuli, Mari,  
temple